

Tangence

De l'épars et du lié / Anne-Marie Clément, *Petites primeurs*, Montréal, Noroît, coll. « Initiale ».

Micheline Morisset

Poétique du Livre
Numéro 54, mars 1997

URI : id.erudit.org/iderudit/025942ar
DOI : [10.7202/025942ar](https://doi.org/10.7202/025942ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN 0226-9554 (imprimé)
1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morisset, M. (1997). De l'épars et du lié / Anne-Marie Clément, *Petites primeurs*, Montréal, Noroît, coll. « Initiale ».. *Tangence*, (54), 130–134. doi:10.7202/025942ar

Tous droits réservés © Tangence, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

De l'épars et du lié

Il y a sans doute quelque hardiesse à tenter l'écriture du fragment, à vouloir graver son geste d'écrire dans une forme qui se brise, s'émiette, n'arrête pas, châtime, d'être frappée, par le manque. Anne-Marie Clément, dans *Petites primeurs* paru au Noroît, dans la collection «Initiale», s'y adonne avec grâce et maîtrise. Elle offre aux lecteurs une traversée dans un univers en ruine. Blocs fugaces, morceaux, éclats d'un monde qui ne se manifestent jamais sans un autre éclat.

Ainsi, au seuil d'une première ligne, nous pensons: «voilà nous y sommes», pourtant, chaque fois, la coupure. «Paroles en fines lames» (p. 33) pour trouer le livre, interroger le discours, psalmodier l'interruption, mais ne rien dire de la fin. Ne rien désigner d'autre que le mouvement, mouvement entre ce qui avait lieu et ce qui adviendra, instant suspendu qui repousse la question de l'origine et du dénouement. Le lecteur emprunte un sentier jonché d'incertitudes, sur les bords de ce qui n'est ni la parole, ni le silence. Part d'insaisissable et d'indicible, «proposition énigmatique faite à la pensée»¹ comme le formulait Maurice Blanchot en parlant du fragment.

Ici, l'esprit intuitionne, consent à ne pas savoir, se laisse flotter, exige du lecteur qu'il adopte un rapport différent avec le langage. «Peut-être il n'y a rien d'autre que ces débris» (p. 37-38)? Que «des coques vides, des moules ébréchées» (p. 60). Partout la fracture. Une réponse à la rupture qui n'étale que discontinuité encore. Précarité, désordre. Les repères traditionnels pour l'analyse cèdent la place à une lecture qui accepte de s'attacher au passage, à la marche.

D'abord, je songe au fleuve, la même eau qui coule partout, qui fait le pont entre l'amont et l'aval. Le professeur de chimie disait: «les molécules d'eau sont reliées entre elles par des ponts hydrogène». Soit, mais tous ces ponts sont emportés par le courant. (p. 56).

1 Maurice Blanchot, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 630

Et ailleurs, des étoiles errantes, des corps célestes nomades, étrangers depuis si longtemps. (p. 56).

Il faut remonter le fil de l'eau enfuie, questionner les pierres, déterrer les pistes anciennes pour connaître ce que tant de génération de dromadaires taisent. (p. 21).

L'écriture fragmentaire réveille ce qui apparaît le plus éloigné de notre manière de comprendre et d'organiser, tout obsédés que nous sommes de vouloir combler, remplir, pour nier la peur du vide, du néant.

Souhaitant s'arracher à la notion d'œuvre, Anne-Marie Clément nous déporte du côté des effets de ruptures. «Je t'écris d'un site retranché, incertain» (p. 52). «Pour l'instant, je me tiens au milieu. Comme Philémon, je prends le chemin des puits pour aller en exil» (p. 59). Fragile position: «un fil invisible et tendu entre deux gratte-ciel sur lequel s'exercent les funambules.» (p. 58). Tombera, tombera pas.

J'ai essayé pour multiplier les voies d'accès, comme le suggère l'étude du fragment, de me rendre là où le texte rompt avec lui-même, sur le seuil, dans la faille et l'effondrement, hors du noir, dans le blanc, dans tout ce qui nomme l'interstice. N'ai pas tenu le pari. Désireuse de comprendre ce qui se tramait entre les fragments, je me suis amusée au grand jeu des combinaisons et des récurrences, recensant les marques du continu, cherchant un ordre derrière l'éclectisme apparent. En suivant les cassures et les effets de miroitement, je me suis retrouvée devant un texte qui, globalement, exposait la solidarité de ses éléments. J'alléguais le caractère insaisissable du fragment, je désirais éviter le piège d'une lecture totalisante qui saturerait les vides, contradiction, je ne parvins d'aucune manière à empêcher ma pensée de rassembler les morceaux pour leur donner une trajectoire. Est-ce là un vieux réflexe, ou s'agit-il, comme l'énonceraient les herméneutiques littéraires, du fait qu'une «œuvre» s'organise toujours autour d'un centre qui correspond à l'esprit de l'auteur? Aurais-je dû, fidèle à la pratique déconstructive, dénoncer les oppositions, les contradictions, les inconséquences pour retrouver l'espace de tension, lieu où se noue et se dénoue le sens? À moins qu'à vouloir nommer l'épars, feuille après feuille, le lié soudain paraisse? Le texte clos, autarcique, serait-il utopie?

Les visées de cette écriture se révèlent paradoxales. Du désir du désordre : une composition.

Je suis dans le ventre de la contrebasse. Je voudrais te dire ce qui reste une fois que tout s'en est allé, après le grand ménage, balayés les papiers, les écailles. Peut-être n'y a-t-il rien d'autre que ces débris ; alors il ne faut pas les jeter, collons-les ensemble pour en faire une citadelle ; nous nous étendrons sur les feuilles ni noires, ni blanches, et nous écouterons le piano nostalgique. (p. 38-39).

Des fragments pulvérisés, jetés, abandonnés sans que n'intervienne la volonté de l'œuvre chez l'écrivaine? Anne-Marie-Clément a créé là un livre dont la forme et le fond s'organisent autour des motifs même du vide et du morcellement. Les «perles d'eau», en «fines gouttelettes», se fractionnent (p. 20), «les balcons sans garde-fous tom[hent]» (p. 38), la mer se retire (p. 21), les mots tels des matières corrosives trouent le papier (p. 34), tandis que sur la «feuille blanche [devenue] plaine vide» (p. 26) des êtres miment les fantômes dans des «vies minées» (p. 34). Et pourtant en plein centre de la perte, du bris, des images qui désignent la noirceur «arrive le grand dromadaire pourvoyeur d'oasis, des mirages dans sa bosse» (p. 38). Lumineuse clarté en contrepoint au désastre. Une façon, pour l'auteure, de souligner le discontinu, de lui conférer valeur de paradigme mais d'éviter l'enlisement dans une pensée qui répéterait les vestiges, la ruine, jusqu'à la complaisance.

Lire *Petites primeurs*, c'est se laisser entraîner sur un parcours qui fait le saut dans la lumière. Il est fascinant d'en recenser les marques ; des coulées incandescentes bombardent le texte, qu'il soit question de «grande trouée blanche sur les murs» (p. 13), de la «lumière du crépuscule basculant] dans la brunante bleutée» (p. 13) ou «de la lumière des tunnels» (p. 49). Tout se passe comme si l'auteure avait refusé d'adhérer au piège des images mortifères, désireuse de nous présenter plutôt une nature changeante, mouvante, aux prises entre ses forces antagonistes pour qu'encore une fois nous plongeons dans «l'indécidable». Cet «entre» qui n'a d'autres desseins que de mimer l'écriture fragmentaire, laquelle, soumise au mouvement perpétuel, échappe à un modèle théorique propre à définir et à classer le discours. «Insupportable précarité» «Est-ce chien, est-ce loup? On ne sait.» (p. 13).

Qu'importe. Quand du jour ou de la nuit, le temps hésite, il n'est pas de plus grand plaisir que de se maintenir là où ça

bascule, d'attacher notre regard à l'éparpillement de la lumière, à la couleur que prend le monde à cet instant. Or, au moment où l'écart s'amenuise entre l'écriture fragmentaire et le poème en prose, je ne tente pas l'explication. Si les fragments ouvrent la voie à une lecture aux multiples parcours je m'autorise, ici, à m'affranchir des catégories et des genres pour rendre compte de la langue de cette écrivaine. C'est plein de musique dans ses phrases. Et je n'évoque pas le saxophone, le violon, le piano ni l'orchestre auxquels elle se réfère. Je parle plutôt du langage qui s'illumine, du choc voulu entre les mots, de l'acquiescement de l'auteure à l'errance, du timbre qui recueille le silence et l'écho. Je nomme la poésie. « Ces «miettes de nacre [...] éparpillées sur le sable» (p. 60).

Mes cheveux coupés, abandonnés sur le plancher, comme un voile qu'on aurait distraitemment laissé glisser. Les ai jetés par la fenêtre. Sont partis à la file, petits bâtons dressés, rideau tiré sur mes pensées. Ai suivi la trame offerte de ma toison déliée. (p. 9)

Du sol sortent des saxophones. La ville s'allume, les trottoirs se piétinent. Je me promène aveugle alors que mes yeux sont resté derrière. (p. 37)

Des outardes plein le champ, vivant à cette petite heure, comme vivent les champs, d'une vie qui ne se soucie pas de se voir. (p. 50)

« Qui ne se soucie pas de se voir » comme cette poésie insoucieuse de l'être qui ne multiplie pas les effets, ne joue ni du fard ni de la poudre aux yeux. Et la séduction, pourtant, opère. Je m'estime d'autant plus ravie qu'on me convie en douceur. Je glisse dans la chair des mots, cela ne fait guère de bruit, quelque chose de tranquille : « le sublime du quotidien ».

Anne-Marie Clément joue *pianissimo* dans un registre bien à elle. Son monde foisonne des éléments de la nature. Accepter le contrat de la lecture, permet « [d']avance[r] dans le tapage des forêts d'été » « pour atteindre les fougères » (p. 41) et croiser « la taupe au visage mauve [qui] creuse dans la noirceur » (p. 24). Lire *Petites primeurs* c'est s'abandonner à une intelligence qui tantôt connaît le mystère des huards tantôt les caprices des sporanges et des bourgeons foliaires. Puis lorsqu'au détour d'une page, une fatigue atteint un arbre et le fait disparaître, le fleuve prend la relève. On entend sa respiration, ses humeurs qui changent, le

grondement qu'il laisse dans l'air. L'on comprend alors qu'il s'agit d'un appel. Une invitation à « questionner les pierres », [à] « remonter le fil » (p. 21). Et si le vœu de l'auteure devait être aussi de m'entraîner dans le tumulte des eaux pour y surprendre « l'autre », je fermerais les yeux et en silence y consentirais.

Micheline Morisset